LE CARREFOUR DE LA PIE

8 Y2
88 030
(115)

PAUL BERNA

Grand Prix de littérature du Salon de l'Enfance 1955

ILLUSTRATIONS DE G. DE SAINTE-CROIX

LE CARREFOUR DE LA PIE

BIBLIOTHÈQUE
ROUGE ET OR

*

ÉDITIONS G. P., 80, RUE SAINT-LAZARE - PARIS (9e)

© Copyright 1957 by Editions G. P.-Paris

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

PRINTED IN FRANCE

Du même Auteur :

LA PORTE DES ÉTOILES

LE CONTINENT DU CIEL

LE CHEVAL SANS TÊTE

Grand Prix de littérature du Salon de l'Enfance 1955

LE PIANO A BRETELLE

CHAPITRE I

LE CARREFOUR DE LA PIE

Les cinq vaches de Mme Paulin paissaient dans la prairie qui descendait en pente douce jusqu'aux premières maisons de la Rua, dont les toits d'ardoise luisaient confusément à travers la pommeraie. Colette et Fanny, les deux filles de Mme Paulin, étaient censées garder le bétail à leurs heures de farniente, avec le renfort de l'énorme Ludo, paresseux briard qui passait le plus clair de son temps à manger, boire et dormir.

Ce n'était pas assez de deux filles et d'un chien pour veiller aux divagations d'Ingrid, Marlène, Sophie, Greta et Gina, les cinq charolaises de Mme Paulin. Généralement, Frédéric venait les assister dans cette tâche en compagnie de son chien Polyte, un animal hirsute aux yeux de loup, qui était au demeurant doux comme une brebis. Ce qui faisait en fin de compte une vache par tête de gardien pour la répartition de l'ouvrage. Mais les trois enfants et les deux chiens avaient autre chose à faire, et d'ailleurs les vaches de Mme Paulin se gardaient bien toutes seules. L'essentiel était de leur barrer les accès de la Nationale, où des bolides lancés à 140 passaient avec un sifflement vite évanoui qui avait la soudaineté d'un coup de faux.

Le chemin creux de la prairie débouchait sur la chaussée entre deux haies serrées d'aubépines. Le revers de chaque talus était matelassé d'une herbe haute et drue dans laquelle il faisait bon se vautrer à plat ventre. Les trois enfants et les deux chiens y avaient fait leur trou et, serrés les uns contre les autres, ils épiaient ardemment la courbe ensoleillée de la grand-route, où l'ombre d'un petit nuage isolé glissait de temps en temps avec une lenteur caressante.

Longue de cinq kilomètres, la déviation de la Rua enjambait la voie ferrée Paris-Lyon sur le nouveau pont en ciment de la Frette, contournait le bois Réan et le village en un arc de cercle très tendu qui dominait par endroits la vallée de la Saône et les basses prairies de Chamarande, pour rejoindre le tracé de la Nationale à la sortie du Rouvray, en direction de Mâcon. La ferme Paulin, sise à la croisée de deux chemins vicinaux, au lieudit de la Pie, s'était trouvée seule à bénéficier du nouveau parcours. Mme Veuve Paulin n'avait pas mis huit jours à deviner le profit qu'on pouvait retirer de la situation. Elle avait demandé et facilement obtenu une licence, transformé la vieille grange en restaurant-buvette, installé huit chambres de voyageurs dans l'immense grenier de la ferme, embauché deux commères du Rouvray

comme filles de salle et rebaptisé pompeusement son domaine : *Relais de la Pie*. Tante Guitte avait été promue chef de cuisine, oncle Armand caviste et barman, Mme Paulin se réservant en exclusivité le maniement du tiroir-caisse, dont le timbre harmonieux résonnait allégrement à toute heure du jour. Au lieu de se tuer à courir les marchés de Tournus ou de Pont-de-Vaux pour y vendre un quintal de poireaux et douze malheureux poulets, on se contentait d'attendre les clients à domicile, sur le bord de cette belle route neuve qui courait à travers champs. Et des clients, il en passait!

De l'autre côté de la chaussée, un peu à gauche du Relais de la Pie et de ses dépendances, la SICA avait fait construire un stand de ravitaillement ultra-moderne avec deux pistes d'accès, cinq pompes électriques, un magasin, un petit bureau, un coquet bungalow d'habitation, le tout peinturluré d'un beau crépi blanc qui jetait une note éblouissante dans le vert moutonnement des prés et des bois. Une vaste esplanade en ciment rose prolongeait l'installation jusqu'aux abords de l'auberge paysanne. Vingt « poids lourds » pouvaient s'y garer jour et nuit en marge du trafic intense de la Nationale. Les chauffeurs refaisaient le plein, bichonnaient leur moteur avec amour, puis traversaient tranquillement la route pour déguster la *blanquette à l'ancienne* de tante Guitte ou le petit mâcon rosé que l'oncle Armand leur versait avec un clin d'œil ami. Tout le monde était content, même Colette et Fanny. Cependant, rien n'avait changé pour les deux filles, elles allaient toujours à l'école et faisaient semblant de garder cinq vaches qui se gardaient toutes seules ; mais l'ouverture du stand de la SICA leur avait amené le meilleur des camarades en la personne d'un grand garçon bizarre et très obligeant : Frédéric Langlais, qui ne portait pas ses quinze ans avec l'arrogance des jeunes villageois de la Rua ou du Rouvray.

Un ronronnement sourd naquit dans le bas-fond de la Rua, derrière les taillis du bois Réan, où s'éclipsait insensiblement le

tournant de la route. Frédéric leva le nez. Il mâchonnait avec délices une longue herbe pleine de sève, dont la hampe chatouillait par instants l'oreille gauche de Polyte.

— Un « diesel-six »! annonça-t-il avec assurance.

— Comment le sais-tu? demanda Fanny en se relevant sur un coude.

— Les diesels ont une voix de tonnerre qui ne peut tromper personne. Ecoute ça...

Le ronronnement s'enfla, devint presque insoutenable, puis l'énorme véhicule surgit brusquement du virage, le vent de sa vitesse rebroussant les haies chevelues qui bordaient la chaussée.

— C'est le camion de Monsieur Barbier! s'écria Colette. Il ne s'arrête jamais en descendant sur Marseille...

Le chauffeur tourna la tête en brûlant le Relais de la Pie, agita la main pour saluer l'oncle Armand qui vidait un fond de carafe sur les glycines de la façade.

Derrière le camion passèrent successivement une 2 CV pétaradante qui faisait du bruit comme six, deux grosses voitures américaines qui semblaient rouler de concert et la camionnette de M. Bernis, l'épicier de la Rua. Puis, à contre-courant, filant vers Chalon, une belle *Versailles* en rodage et deux 4 CV enragées qui faisaient la course sur les cinq kilomètres de la déviation. La *Versailles* ralentit et déboîta sur la piste du stand pour prendre de l'essence.

Il y eut alors, comme il s'en produit aux heures creuses sur les routes à grande circulation, une pause de quelques secondes qui ramena le calme enchanté de la campagne, la voix du vent dans les arbres. On entendit pépier les oiseaux vaquant au creux des haies. Marlène, jamais contente, meugla longuement au lointain de la prairie.

Un bruit nouveau s'éleva bientôt dans le bas-fond de la Rua, sèche pétarade, bien scandée, qui rompait impitoyablement cette minute de trêve. Les enfants à l'affût tendirent l'oreille. Frédéric

reconnut tout de suite la pulsation pressée d'un moteur à quatre temps.

— Les « rondards » de la gendarmerie! dit-il en fronçant les sourcils.

Et tous trois se tapirent plus profondément entre les herbes folles. La pétarade déchira brusquement le silence du carrefour. Les yeux au ras du talus, Frédéric et ses deux amies virent soudain deux fantômes casqués et bottés, vêtus de bleu sombre, qui jaillissaient comme des flèches sur le miroir étincelant de la chaussée. Le premier leva la main. Ils ralentirent aussitôt, serrant le bas-côté tapissé de gazon, puis, du même coup de guidon, se faufilèrent dans la sente ombragée où s'abritaient les enfants, si près que Frédéric aurait pu leur chatouiller le menton avec son herbe.

Coupant le contact, les motards firent virer lourdement leurs machines sur l'herbe du pré, mirent pied à terre et dégagèrent leur cale-roue d'un coup de talon. Ceci fait, ils avancèrent sans mot dire jusqu'à l'ouverture de la haie, face à la route, et jetèrent un coup d'œil attentif dans les deux sens. Le silence avait repris possession de l'étendue. Les enfants ne bougeaient pas, anxieux d'être soudain démasqués, bien qu'aucun d'eux n'eût donné sa place pour mille francs de meringues à la crème. Le somnolent Ludo ne disait rien. Seul Polyte manifesta son mécontentement par un léger grondement de gorge, que Frédéric fit taire d'une légère tape sur le museau. L'occasion était trop belle de surprendre au vol les secrets de la maréchaussée.

— Il fait rudement bon sous ces arbres, dit le plus grand des motards en revenant s'abriter dans le chemin creux. On se donne cinq minutes et on repart?

Il releva sa visière de plexiglass, montrant un visage maigre et boucané, cuit et recuit par le soleil de la route, et que durcissait encore le casque métallique emboîté sur les tempes. « Un visage de centurion », pensa Frédéric qui venait de lire une histoire de

ce genre, sous la signature d'un certain Kipling. Le centurion déboutonna négligemment sa tunique et sortit de sa poche intérieure un long calepin relié de moleskine noire, qui n'évoquait en rien les fastes de la légion romaine.

— Nous signalerons la *Frégate* vert pomme au poste de Mâcon, dit-il en tournant une page. De toute façon, elle ne pourra pas aller bien loin. J'ai relevé le numéro...

L'autre opina d'un signe de tête et rejoignit son camarade en s'épongeant la nuque avec son mouchoir. Il avait le même visage sévère, avec un peu plus de rondeur et de malice, le même teint cuivré, le même regard clair et perçant.

Heureux de pouvoir s'accorder cette courte pause, tous deux allaient se laisser choir sans façon au revers du talus, lorsqu'ils avisèrent soudain devant eux trois figures juvéniles émergeant de l'herbe haute. Les enfants, un peu confus, clignaient leurs yeux

rieurs en observant les deux hommes casqués. Polyte montra sa tête hirsute et lâcha un coup de gueule furibond. Solidement campés sur leurs longues jambes bottées, les centurions considérèrent avec amusement ces écoliers qui savouraient à leur façon

le déclin d'un beau jour d'été. Colette, la plus hardie, se dévoua pour rompre la glace :

— Vous êtes des flics de la route, leur dit-elle avec apiomb, en souriant sous ses cheveux emmêlés.

Le plus grand fronça un peu les sourcils.

— Nous ne sommes pas des flics, répondit-il sans se fâcher. Nous sommes les gardiens de la route... Nous empêchons les fous de se tuer et de tuer du monde avec leurs bolides. Celui-là, par exemple...

Une *Jaguar* sortit du virage du Rouvray et passa devant eux en coup de faux — zip! Le furieux déplacement d'air reflua

comme une bourrasque sous les ramures de l'ombrage.

— Cent-vingt à l'heure! laissa tomber laconiquement le second centurion. Il n'exagère pas encore...

— A quoi voyez-vous cela? demanda Frédéric avec étonnement.

— J'ai l'œil, répondit l'autre. Même à l'arrêt, nous devons évaluer les vitesses. Ce n'est qu'une habitude à prendre. Nous en voyons tellement...

— En arrêtez-vous beaucoup? dit Colette.

— Ça dépend, répondit le plus grand centurion. Certains jours, un vent de folie souffle sur la route : nous arrêtons un énergumène pour en laisser filer dix. Il faudrait être partout à la fois. Heureusement, nous avons une mémoire d'éléphant : à six mois d'intervalle, nous pouvons repérer au vol le chauffard qui nous a glissé entre les pattes une première fois. Et puis il y a le carnet, tout est consigné dans le carnet noir...

Et il tapota son calepin sur le plat de sa paume d'un air significatif.

— Le carnet de « contredanses », hein? questionna Colette.

— Mieux que ça, continua l'autre. C'est un journal de route où nous consignons toute notre activité des heures de service. Chacune de ces pages est enregistrée à la brigade et peut avoir en justice un effet capital dans l'établissement d'une accusation. Il ne fait pas bon avoir son nom ou le numéro de sa voiture inscrit dans ce sacré carnet...

Fanny n'avait pas encore soufflé mot. Elle se retourna lentement dans l'herbe, ouvrit son cartable en jetant sur les deux hommes un regard confit de fausse gentillesse.

— Moi aussi, j'ai un carnet de « contredanses », leur dit-elle avec une douceur angélique. Et je m'en vais illico vous en coller une pour vous apprendre à stationner sans permission avec vos pétoires dans une propriété privée. Chacun son tour...

Les deux centurions entrèrent dans le jeu bien volontiers et se laissèrent interroger avec complaisance par ce gendarme en jupon

qui n'avait pas douze ans. Le plus grand s'appelait Claudion, ce que Frédéric jugea tout à fait romain, et l'autre Poulard, ce qui l'était un peu moins.

— Si vous payez l'amende tout de suite, ce sera moins cher, termina Fanny très sérieusement en délivrant son procès-verbal au nommé Poulard.

— C'est à voir, répondit-il en se frottant le menton avec embarras. Ça ira chercher dans les combien?...

Fanny consulta d'un clin d'œil Colette et Frédéric.

— Un sac de menthes fondantes, répondit-elle avec son plus doux sourire. Un sac pour trois, bien entendu! Comme ça, nous n'aurons pas perdu notre journée...

Les deux centurions regardèrent avec amitié ces trois enfants qui se moquaient d'eux si gentiment.

— D'accord! fit Poulard en prenant le papier avec respect. Mais c'est bien la première fois de ma vie que je ramasse un P.-V., nom d'une pipe!

Pendant ce temps, le grand centurion avait tourné machinalement la tête et regardait quelque chose avec attention, de l'autre côté de la route. La *Versailles* stationnait encore sur la piste du stand. Son conducteur se penchait à la portière, un billet de banque à la main. L'homme du stand raccrocha soigneusement le tuyau de distribution au carter de la pompe et revint vers la voiture pour encaisser son dû.

C'était un grand gaillard vêtu d'une impeccable combinaison blanche passementée de bleu, ornée au dos de l'écusson rouge de la SICA. Il portait, crânement inclinée sur l'œil gauche, une casquette plate à coiffe blanche et large galon écarlate. En contournant l'arrière de la voiture, il apparut quelques secondes en plein soleil, montrant une figure couleur de brique, avivée par le grand air et l'intense réverbération de la route.

— Il me semble avoir déjà vu ce type-là quelque part, murmura le brigadier Claudion à mi-voix, comme pour lui-même.

Et il tapota nonchalamment son carnet noir dans le creux de sa main. Frédéric fut le seul à entendre tomber ces paroles incertaines qui ne traduisaient peut-être qu'une réflexion sans importance. Mais tout avait de l'importance pour Frédéric, même le fait le plus anodin en apparence, depuis qu'il avait quitté la banlieue sud de Paris pour les horizons éventés du Carrefour de la Pie.

La *Versailles* doubla lentement la plate-forme du stand, prit de la vitesse et disparut dans le virage du bois Réan. Son départ sonna la fin de l'accalmie. Une longue théorie de poids lourds remontait de la Rua dans un vacarme guerrier, précédant une douzaine de « tourismes » qui faisaient hurler leurs avertisseurs pour obtenir le passage. Les deux motards sautèrent en selle, firent claquer leur cale-roue et s'engagèrent sur le chemin creux pour gagner la route.

— Et nos bonbons? hurla Fanny, les poings sur les hanches.

— Dans une demi-heure! répondit Poulard. Nous nous pointons à Mâcon et nous remontons ensuite sur Tournus...

Emballant soudain leurs motos, ils se lancèrent aux trousses d'une traction noire qui doublait et redoublait avec une folle imprudence.

— Ce ne sont pas de mauvais zigs, dit Colette en se recouchant dans l'herbe. Attendons, pour voir.

Le grondement de la grand-route couvrit sa voix. La circulation avait repris dans les deux sens et le vent rabattait parfois sur les enfants une chaude puanteur d'essence qui dénaturait l'odeur capiteuse des foins coupés alentour. Frédéric s'assit sans mot dire entre ses deux amies, le regard fixé sur les blanches installations de la SICA. L'homme du stand était resté planté sur la piste, devant les cinq pompes vernies et nickelées qui flamboyaient au soleil. Il regarda distraitement passer quelques voitures, puis revint s'abriter sous l'auvent semi-circulaire qui ombrageait largement la façade.

Colette vit passer une ombre de tristesse sur le visage de Frédéric.

— Le voilà qui recommence à se tracasser! dit-elle à Fanny en rebroussant de la main les cheveux noirs et bouclés du garçon. Qu'est-ce qui ne va pas, Riquet?

Il regarda alternativement Colette et Fanny qui lui adressaient le même sourire attentif. Il connaissait bien les deux filles. Il avait tout de suite découvert en elles des alliées loyales et sans tiédeur, à qui l'on pouvait demander n'importe quel service, confier n'importe quel secret. Et leur enjouement naturel cachait autant de réflexion que de finesse.

— C'est toujours la même chose, avoua-t-il en baissant la tête. Je suis très embêté à cause de Papa. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive un coup dur...

— Quelle sorte de coup dur? demanda Fanny en se redressant dans son trou d'herbe.

— Je ne sais rien encore, répondit Frédéric avec un geste

vague. Mais tu n'as qu'à le regarder : il a vraiment la tête d'un type qui s'attend à de gros ennuis, et, le jour où ça se produira, j'ai l'impression que nous serons servis! Vous avez de la veine, vous autres, d'avoir des parents de tout repos...

— Tu te fais des idées, dit Colette en riant. Et, d'abord, qu'est-ce que cette route a de si menaçant? A force de surveiller le virage avec ces yeux de fou, tu vas finir par nous flanquer la frousse.

— Vous ne pouvez pas comprendre, dit Frédéric avec agacement. Vous autres, vous avez l'habitude, depuis le temps...

C'était juste. Les Paulin étaient là depuis toujours, le carrefour de la Pie leur appartenait moralement, et la nouveauté de la grand-route n'avait fait que leur apporter un élément supplémentaire de distraction et de profit. Frédéric et ses parents, eux, n'étaient arrivés dans la région qu'au début de l'hiver dernier. Venant de cette morne banlieue parisienne, d'où l'on avait déménagé avec une hâte qui ressemblait à de la panique, la famille Langlais s'était établie provisoirement de l'autre côté de la Saône, chez des fermiers de la Truchère qui étaient des cousins de Mme Langlais. Fin décembre, grâce à l'intervention d'un de ses amis qui travaillait dans les pétroles, M. Langlais s'était fait attribuer ce poste de ravitaillement flambant neuf érigé dans la solitude champêtre du carrefour de la Pie. On s'y était installé aux derniers jours de mars, pour la ruée automobile des vacances de Pâques, et l'affaire s'était révélée tout de suite d'un bon rapport, même pour le simple employé qu'était M. Langlais aux termes de son contrat. La famille y avait retrouvé la paix, une stabilité qu'elle avait rarement connue, et même un semblant de bonheur. Certes, les premiers temps, M. Langlais scrutait les deux bouts de la route avec une expression qui avait quelque chose de tragique, et Frédéric observait à la dérobée, sans comprendre, le regard inquiet de son père. Mais il passait tant de voitures du matin au soir, et si vite! Et il y en avait si peu dans le nombre qui

daignaient s'arrêter au carrefour de la Pie ! Le visage de M. Langlais avait fini par se détendre. La jeune Mme Langlais, douce, attentive et diligente, montrait tout le jour son sourire aux fenêtres fleuries du bungalow. Frédéric partait en sifflotant pour l'école du Rouvray. Oui, on était presque heureux.

Les Paulin avaient fait tout de suite bonne mine aux nouveaux venus, dont le commerce ne pouvait leur amener qu'un précieux appoint de clientèle. Le premier matin, en ouvrant la fenêtre de sa petite chambre, Frédéric avait avisé, de l'autre côté de la route, Colette et Fanny accoudées à leur propre fenêtre, et qui lui tiraient la langue avec un ensemble bien concerté. Le soir même, tous trois s'en allaient bras dessus bras dessous garder les cinq vaches de Mme Paulin qui tondaient placidement le pré de la pommeraie. Le chien Polyte, petit voyou des villes à la race incertaine, se suspendait avec rage aux oreilles de l'énorme Ludo, chien des champs. Et l'on avait choisi cette embuscade du chemin creux pour y guetter aux meilleures heures le spectacle vivant et divers de la grand-route, sillonnée par des pachydermes à gros pneus, des bolides multicolores étincelants de nickel, d'antiques guimbardes de maraîcher, véritables brouettes à moteur, des tortues de métal qui geignaient d'essoufflement dans la petite côte de la Rua, des motos, des scooters, et le vélo grinçant de M. Calas, le facteur du Rouvray, qui passait diligemment sur le coup de cinq heures et, non moins diligemment, s'arrêtait au Relais de la Pie pour boire le coup de l'étrier servi par l'oncle Armand.

Au moindre grondement insolite, la tête brune de Frédéric et les têtes blondes de Colette et Fanny surgissaient magiquement d'entre les herbes folles. Les trois guetteurs interrogeaient la route miroitante, se disputaient aigrement sur la marque supposée d'une voiture, se moquaient à grands cris des traînards, insultaient les imprudents, et l'un d'eux se dérangeait parfois pour repousser les cinq vaches de Mme Paulin loin du goulet de la prairie. Fanny connaissait par leur nom tous les routiers qui faisaient étape au

Relais de la Pie. Elle savait le jour et l'heure de leur passage, et d'une façon générale tout ce qui concernait le trafic des transporteurs. Colette attendait un bel accident, avec beaucoup de bruit et de fumée, mais un accident pour rire qui se terminerait par une tournée générale sous les auspices de l'aimable oncle Armand. Frédéric n'attendait rien. Tapi dans les herbes du chemin creux, il regardait de loin vivre et travailler l'inconnu que son père était pour lui. La grand-route ne l'intéressait qu'à certains moments, lorsque M. Langlais braquait un regard sombre sur le virage de la Rua, d'où surgissaient en trombe les belles voitures venant de Paris.

Un peu plus tard, Frédéric entendit poindre en aval la trépidation caractéristique des moteurs à quatre temps.

— Nos gendarmes sont à l'heure, dit-il aux deux filles. Mais payeront-ils la « contredanse »?

Arrivant en sens contraire, les deux centurions motorisés ralentirent tout d'un coup en traversant le carrefour de la Pie et firent un demi-tour sur les chapeaux de roue qui les amena, moteur calé, à l'ouverture du chemin creux. Fanny battit des mains.

— Et voilà! cria Poulard en lui lançant un beau sac de cellophane qu'elle attrapa à la volée.

Ils descendirent de leurs machines et se laissèrent glisser dans l'herbe du talus, à côté des enfants. Les premiers bonbons furent pour eux, car Fanny avait des usages. Poulard se mit à taquiner gentiment les deux fillettes et tira sur les longues oreilles de Ludo. Claudion était assis près de Frédéric et suçotait son bonbon sans rien dire. Il regardait distraitement les blanches constructions du stand à travers la frange des feuillages retombants. Une camionnette venait de stopper devant la plate-forme. M. Langlais sortit rapidement du petit bureau, décrocha le tuyau de la pompe n° 3. Il avait vraiment grande allure dans sa combinaison blanche repassée de neuf.

Les deux centurions motorisés ralentirent tout d'un coup.

par la manche. Il se retourna. Frédéric était tout près de lui, levant une coupe pleine de vin pétillant.

— Papa, dit-il d'un air confus et ravi, je n'ai pas encore trinqué avec toi...

La gaffe du jour, une gaffe énorme, fut commise par Fanny, qui était pourtant la plus rouée des deux filles. Mais peut-être tint-elle à marquer par là que le dernier venu au carrefour de la Pie ne bénéficiait pas encore de l'indulgence générale. On évoquait l'arrivée menaçante de M. Morden à la station-service.

— Moi, s'écria-t-elle d'une voix suraiguë, je me souviendrai toujours de la tête du bossu, au moment où la *Jaguar* bleu de roi est passée sous son nez!

Un silence de mort tomba sur l'assistance. Au bout de quelques secondes :

— Quel bossu? dit le bossu, au milieu des rires. Je n'ai jamais vu de bossu au Carrefour de la Pie...

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

RF 564 RF 57

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre